

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 69 (1924)
Heft: 1

Artikel: L'armée et la crise intérieure 1914-1919 [fin]
Autor: Régnier, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340787>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXIX^e Année

N^o 1

Janvier 1924

L'armée et la crise intérieure 1914-1919.

Coup d'œil rétrospectif.

(FIN)

Que fit le commandement de l'armée pour réagir contre les influences dissolvantes ?

L'ennui engendre le découragement. Il ne faut pas que le soldat s'ennuie. On comprit en haut lieu que plus la guerre se prolongeait et les sacrifices devenaient lourds, plus on devait s'ingénier à rendre le service intéressant et agréable. Les officiers qui vivaient près de la troupe prirent un intérêt croissant aux peines et aux soucis de leurs hommes. Les unités devinrent de grandes familles. La discipline la plus rigoureuse n'exclut pas la joie de servir. L'influence bienfaisante des aumôniers se fit sentir jusqu'au foyer des mobilisés. On essaya de procurer de saines distractions à la troupe pour lui éviter, dans les longues soirées d'hiver, de noyer son désœuvrement dans l'alcool. Causeries, conférences, cinéma, projections lumineuses, concerts, comédies occupèrent les loisirs de façon intelligente. L'ordinaire fut amélioré, la solde sensiblement augmentée. Les sports prirent une grande place dans les programmes d'instruction. Le football envahit les places d'exercice. On vit des officiers supérieurs poursuivre le ballon rond au milieu des soldats. L'athlétisme, la lutte suisse, les concours hippiques, les concours de patrouilles, de tir, les courses de fond contribuèrent à entretenir la santé morale et

physique. Dans les troupes de montagne on pratiqua le ski avec ferveur.

La liste des « œuvres en faveur du soldat » s'allongea. Des femmes de cœur et des citoyens dévoués organisèrent l'assistance aux familles de militaires, la lessive de guerre, ouvrirent des maisons du soldat, des foyers, des salles de lecture par centaines, jusque dans les hameaux perdus des Alpes et du Jura. Dans un bel élan de fraternité, le peuple récolta 12 millions pour le Don national. Le soldat se sentit peu à peu entouré de sympathies agissantes.

D'autre part, les progrès incontestables réalisés dans tous les domaines stimulèrent les bonnes volontés. Le soldat, mis en confiance, compara ses muscles, sa résistance, la souplesse de son unité dans le terrain, la précision des mouvements avec l'entraînement individuel et collectif imparfait des premiers temps de mobilisation. Il en prit une fierté légitime. Le fantassin se vanta de pouvoir faire des étapes de 50 à 60 km., avec paquetage complet, sans un seul traînard au régiment, de pouvoir loger ses 6 balles dans le cercle noir de la cible ; le cavalier hardi, aimant son cheval, montait avec assurance dans les terrains les plus difficiles ; l'artilleur initié aux secrets du tir d'accompagnement, de barrage et de destruction affirmait la supériorité technique de son arme. La dotation en mitrailleuses était décuplée. La liaison des armes cessait d'être un principe de salle de théorie. Les troupes de montagne, qui vivaient solitaires dans les régions les plus sauvages des Alpes, déployaient une énergie soutenue pour vaincre la nature hostile. Les cadres avaient acquis de la routine et de l'expérience.

La réforme des musiques, entreprise par des artistes, des compositeurs et des officiers qui comprenaient les besoins de la troupe, donna de brillants résultats. Les archives livrèrent des trésors : anciennes marches des milices cantonales et des régiments suisses à l'étranger, airs populaires formèrent un répertoire de marches simples, aux harmonies puissantes, tiré de notre patrimoine national et conforme à nos traditions. Ces airs furent très vite adoptés par le soldat et remplacèrent les banalités prétentieuses qui faisaient le fond du répertoire.

Des concerts grandioses donnés par les fanfares réunies de la 2^e Division (650 trompettes et tambours) à Bâle, à Neuchâtel, à Fribourg, à la Fête des musiciens suisses, furent des événements artistiques dont l'importance a été relevée par les professionnels.

En même temps, le chant prit une vie nouvelle. La vieille chanson militaire lutta victorieusement contre la vulgarité cosmopolite.

Dans des centres d'instruction divisionnaires on étudiait les méthodes nouvelles et les phases du combat moderne. C'est là, au début de 1918, que les journalistes découvrirent l'armée. Ce fut un événement capital qui marqua la fin d'une trop longue période de malentendus.

L'autorité militaire avait enfin compris que, mieux informée et mieux traitée, la presse pouvait rendre des services à l'armée au lieu de lui nuire. Ce revirement avait été lent à se produire. Il eut d'heureux effets.

* * *

L'attitude de la presse mal renseignée a trop souvent contribué à envenimer les discussions sur les méthodes d'éducation militaire. Des critiques sans discernement, ou des attaques personnelles contre des chefs aimés de la troupe, avaient à tel point indisposé les officiers qu'ils en étaient arrivés, malheureusement, à considérer le journaliste comme un ennemi. Les procédés employés par les correspondants à l'affût de potins manquaient souvent de correction. Ils se livraient, sans cesse, à des enquêtes auprès des hommes, derrière le dos des officiers. Toutes les petites misères du soldat étaient largement exploitées : injustices, grossièreté de langage d'un gradé, refus de congé. On voulait faire croire à l'innocence de tous les hommes punis ; dans les heures troubles où la fatigue prédispose au murmure, les reporters trouvaient le terrain préparé pour recueillir les confidences et guetter les signes de mécontentement contre les chefs. On se gardait d'interroger les officiers, de se faire une opinion après avoir entendu les deux parties, comme le veulent les règles les plus élémentaires de la justice. Il fallait fournir au lecteur des récits à sensation, des

titres ronflants : « Nos troupes de première ligne sans munitions ». — « Un capitaine bourreau de ses hommes ». — « La caste militariste veut entraîner la Suisse à la guerre ». Dans la plupart des cas, une enquête impartiale aurait établi les responsabilités ou prouvé l'inanité d'accusations lancées à la légère. Les démentis, même venant de la troupe, n'étaient pas publiés. Les accusés n'avaient ni le temps, ni la possibilité de se défendre contre leurs calomniateurs insaisissables ou anonymes.

« L'affaire des cartouches », basée sur une confusion voulue de termes (1^{re} et 2^e lignes) sans signification précise, et sur des racontars de pinte, sema l'inquiétude dans les populations de la frontière. Une certaine feuille du Jura se distingua par une violence telle et des outrages si grossiers que la justice militaire dut intervenir. Il s'agissait, cette fois, de véritables appels à la guerre civile. Les soldats d'un bataillon romand tout entier protestèrent contre le mensonge des « troupes sans cartouches ». La presse refusa d'insérer leur rectification, très modérée pourtant.

Un capitaine soleurois du R. J. 11, avait été traîné dans la boue, accusé de brutalité, ridiculisé jusque dans la presse d'un pays voisin. Sa compagnie, spontanément, écrivit aux journaux une lettre très digne, signée de plus de 200 noms de soldats et de sous-officiers, pour affirmer sa confiance et son affection à son chef qu'elle se déclarait prête à suivre au combat, s'il le fallait. La presse refusa ce témoignage de vérité.

Les exemples semblables se comptent par douzaines. Une malveillance impossible à vaincre dénaturait les meilleures intentions des officiers.

Des légendes, jamais détruites, nées de ce désarroi des esprits étaient devenues des articles de foi pour ceux de l'arrière. Les témoins à décharge n'ont pas été entendus.

Le colonel commandant de corps Audeoud sentait profondément l'injustice de ces procédés. En août 1917, il écrivait à la *Tribune de Genève* « Opinion du colonel X » : « les accusations portées systématiquement contre l'ensemble des officiers risquent de les aigrir et de les décourager, d'autant plus qu'ils ne peuvent se défendre dans les journaux ».

Est-ce à dire que les officiers ne méritaient aucun reproche ?

Il y eut parmi eux des incapables, nous le savons, des vaniteux, des gens sans éducation, peu psychologues, dénués de sens pédagogique, des paresseux aussi. Tous n'ont pas eu, partout et toujours, une conduite pleine de tact ; il y a eu de l'inégalité et des abus dans l'exercice du droit de punir ; quelques-uns étaient mal préparés à leur tâche. L'inexpérience, il ne faut pas l'oublier, est le propre de l'officier de milice, mais ce défaut se corrigeait chaque jour par la pratique du métier. « Si, sur dix mille officiers, il y a de mauvais éléments, il serait juste de reconnaître l'esprit de sacrifice de l'immense majorité d'entre eux » (colonel Audeoud).

Le colonel Audeoud déplorait aussi le malentendu qui séparait les journalistes sérieux et bien intentionnés du commandement de l'armée : « Au lieu de tenir les journalistes à l'écart, disait-il, l'autorité militaire devrait les inviter, organiser des tournées à la frontière, les mettre au courant de ce qu'ils peuvent savoir sans que les secrets de la défense nationale soient trahis. On le fait dans les pays en guerre, pourquoi ne pouvons-nous pas le faire ? On éviterait ainsi bien des malentendus, on créerait un lien entre l'armée et la presse, au lieu d'en faire une ennemie à force de mystères, de procédés inhabiles et de maladresses. »

« L'attitude de la presse, souvent hostile, toujours méfiante à l'égard des choses de l'armée, changerait immédiatement, si on avait pour elle les égards les plus élémentaires. Elle dirait moins d'hérésies aussi, quand elle discuterait questions militaires. »

Ces idées, si logiques et si simples, firent leur chemin. Le colonel Audeoud n'en vit pas la réalisation. Il en aurait eu une grande joie. La presse fut, enfin, invitée à constater de ses yeux les progrès accomplis. Le « bureau de la presse de l'état-major de l'armée », après bien des hésitations, ouvrit les portes toutes grandes. Le rideau se leva sur le secret de la frontière. Ce fut une révélation. Les grands quotidiens publièrent des comptes rendus enthousiastes sur le travail dans les centres d'instruction. Du coup, les critiques acerbes se changèrent en admiration sincère.

Le spectacle des exercices de combat avec tir réel de l'ar-

tillerie, mitrailleuses, nettoyage de tranchées à coups de grenades, vagues d'assaut, destruction d'obstacles, ronflement et éclatement des obus fit une profonde impression. Les assistants réalisèrent combien l'image qu'ils s'étaient faite de l'armée était fausse. Toutes leurs préventions tombèrent l'une après l'autre. Voici comment M. Ch. Burnier, directeur de la *Gazette de Lausanne*, dans un vibrant article, raconte sa visite au C. I. D. de la 1^{re} division.

« Il y a de la dignité dans la manière dont les ordres sont donnés et dont ils sont exécutés. Pendant les deux ou trois heures que j'ai passées sur le terrain, je n'ai pas entendu un mot grossier. La discipline est stricte mais bienveillante. On sent qu'un même esprit de dévouement à la patrie anime tous ces frères d'armes, ... cela n'exclut pas la bonne humeur, au contraire. Ces jeunes hommes, vigoureux, superbes de formes, sont joyeux. Je les ai vus rentrer au village d'un pas alerte, après leurs durs travaux de la matinée, en chantant gaiement. Leur santé morale est aussi parfaite que leur santé physique. Et j'ai compris que si nous leur devons de la reconnaissance pour ce qu'ils font pour nous, gens de l'arrière, ils ne sont pourtant pas à plaindre. Leur labeur est fécond, leurs fatigues sont saines ; ils sont à une école sévère, mais ils reviendront plus forts et meilleurs qu'ils n'étaient quand ils sont partis. Avec le sentiment du devoir accompli, ils rapporteront de ce service un sang plus chaud, des muscles plus souples, un cœur plus ferme et un esprit plus droit. » Et plus loin, après avoir décrit une manœuvre bien dirigée et parfaitement exécutée :

« Ici encore, j'ai admiré le calme des officiers, l'entrain et la discipline des soldats et quand, un peu plus tard, je les ai vus défiler devant leur colonel au son martial de leur fanfare, j'ai eu confiance dans notre armée et je me suis dit que le pays pouvait compter sur elle et en être fier. »

Cette note optimiste et réconfortante se retrouve dans toute la presse, du Léman au lac de Constance : « Le soldat est arrivé à une souplesse et à une initiative personnelle tout à fait surprenantes. » (*Journal de Genève.*) « Le moral est excellent. Jamais le soldat n'a si bien compris la grande tâche qui lui incombe. L'augmentation de la solde, le transport gratuit par

chemin de fer des permissionnaires, et, surtout, la bienveillance des chefs ont contribué à cette bonne humeur que nous avons été à même de constater. Jamais nos troupes n'ont été, matériellement et moralement, en si bonne forme.» (« Chez nos soldats. » *Journal de Genève*, du 29 avril 1918.)

Et le colonel Feyler constate : « C'est un plaisir de voir notre soldat à l'œuvre et plaisir aussi de voir les rapports qui en résultent entre officiers et subordonnés. Chacun prend confiance, parce que chacun constate les résultats et se rend compte que c'est l'œuvre commune. *En Suisse, comme partout et malgré l'absence de lutte, la santé morale est meilleure au front qu'à l'arrière.* »

Les troupes d'assaut de la 5^e division, à Mariastein, soulevèrent le même enthousiasme dans la presse.

Ainsi, les mauvais jours étaient oubliés. La cause était gagnée. La presse, du moins ses meilleurs représentants, allait collaborer loyalement à l'œuvre de la défense nationale, en donnant au peuple l'image fidèle de son armée ; il avait fallu plus de trois ans pour arriver à ce résultat.

Cette union sacrée était plus nécessaire que jamais, car la solidité de l'armée allait être mise à une rude épreuve par deux ennemis sournois et cruels : le socialisme révolutionnaire et la grippe.

Au printemps 1918, il y eut dans l'armée des tentatives de désorganisation assez sérieuses. Un mouvement d'inspiration socialiste, cette fois, se propagea dans deux divisions. Des troupes de Bâle, de Schaffhouse, d'Argovie et de Zurich qui comptaient parmi les plus sûres, donnèrent des signes de démoralisation. La maladresse de quelques officiers, sans énergie au moment critique, causa de pénibles incidents. Dans une brigade, des unités particulièrement contaminées refusèrent obéissance. Le tribunal militaire prononça des peines sévères. Mais le travail des démolisseurs continuait. Ils attiraient les hommes dans des locaux fermés où des conférenciers leur soufflaient la haine et l'exaspération « pacifiste » dans le cœur. Certaines unités renfermaient un noyau organisé de mécontents dont l'activité intérieure était cachée. Ils gardaient l'apparence de bons soldats, évitaient de donner prise aux re-

proches des supérieurs, et le soir ils répandaient autour d'eux un dangereux esprit et s'engageaient à faire des prosélytes. Le mot d'ordre venait de Moscou, les émissaires des soviets, alliés à l'état-major du parti socialiste suisse qui suivait docilement leurs instructions, organisaient l'antimilitarisme. Ils s'appuyaient surtout sur les « jeunesses socialistes » et sur les communistes, sur des réfractaires étrangers et sur des demi-intellectuels. Des pasteurs protestants glorifiaient le refus de servir. Ce monde-là avait ses représentants aux Chambres et ses partisans à l'Université. Des proclamations sur la « démocratisation de l'armée », appel déguisé au système qui venait de ruiner l'armée russe, circulaient dans les troupes ¹.

Des groupements se formèrent ; les officiers en étaient exclus. Les « Fédérations de soldats » (Soldatenbund) sans couleur politique apparente, portaient en elles tous les germes qui amènent infailliblement la décomposition d'une armée. Elles étaient exposées à devenir la proie des éléments douteux. Leur existence fut, heureusement, trop éphémère pour leur permettre de nuire. Interdites par un ordre énergique du général Wille, les fédérations disparurent sans laisser de traces. Du reste, le bon sens du soldat le rendait méfiant, instinctivement, à l'égard de ces organisations équivoques.

Des grèves et des troubles à caractère nettement révolutionnaire avaient éclaté en 1916, 1917 et 1918, à la Chaux-de-Fonds, à Bienne et à Zurich. Le sang coula. Les troupes furent appelées à rétablir l'ordre, elles s'acquittèrent de leur tâche difficile avec tout le tact et la fermeté désirables. La discipline resta exemplaire, malgré les provocations des meneurs. Ce n'était que le prologue d'événements plus graves.

Les journées de novembre 1918 furent l'aboutissement d'une longue et minutieuse préparation qui devait instaurer la République suisse des Soviets sur les ruines de nos institutions. Radek, un sinistre bandit, était désigné comme metteur en scène, par Moscou. Tous les chefs du socialisme suisse, signataires du manifeste d'Olten, avaient approuvé le complot. L'armée l'a déjoué et son attitude a été splendide. Le sentiment d'avoir échappé à une catastrophe fit apprécier d'autant plus

¹ Voir *Revue militaire suisse*, janvier 1918. « Le moral de notre armée. »

les protecteurs de l'ordre. Les soldats devinrent les enfants gâtés du public ; ils connurent alors les foules enthousiasmées et les fleurs, dont ils avaient été si longtemps privés.

Cette rude épreuve fut aggravée par une meurtrière épidémie de grippe qui emporta, en peu de temps plus de 2000 officiers, sous-officiers et soldats (1100 Suisses allemands et 600 Welsches et Tessinois). La fidélité des troupes ne se démentit pas un instant et s'éleva à force de patience et d'abnégation, jusqu'aux plus hauts sommets de la beauté morale. « Comme ils ont été grands devant la mort ! s'est écrié M. Musy, au Conseil national (10 déc. 1918). Ah ! si vous aviez vu ces poitrines secouées par le hoquet de l'agonie ! Sans jamais se plaindre, ces admirables soldats ont attendu leur dernière heure, et rendu leur belle âme purifiée par le sacrifice généreusement accompli sur l'autel de la patrie. Ah ! Messieurs de l'extrême-gauche, si vous aviez été les témoins de ces drames, à la fois si sublimes et si simples, peut-être auriez-vous comme nous, senti le frisson salutaire et enfin compris la grandeur d'âme du soldat qui meurt pour son pays. »

En 1919, à Bâle et à Zurich, de nouvelles tentatives révolutionnaires furent étouffées rapidement. Mais le sang coula de nouveau. L'intervention de la troupe, sa tenue parfaite, intimidèrent les perturbateurs de la paix ; ils rentrèrent dans l'ombre.

Un corps de volontaires, les « troupes de surveillance », remplaça l'armée démobilisée. Il rendit d'immenses services au pays, en contenant la tourbe des suspects qui se pressait à nos frontières. La conduite des volontaires a été digne et fière. Il ont porté les derniers, sans défaillance, le vieux brassard fédéral.

* * *

Ce qui a soutenu notre armée dans sa longue faction, plus encore peut-être, que la discipline, que le sentiment de l'honneur ou de la conscience, c'est le contact étroit et permanent avec la terre, avec le sol de la patrie, dont elle a découvert avec orgueil et ravissement les aspects multiples. C'est là une

des causes profondes de sa constance dans l'accomplissement du devoir. La connaissance du sol a été un facteur moral de premier ordre, et par elle, tout naturellement, la connaissance des populations. Pendant plus de quatre ans, en tous sens, les colonnes et les transports ont sillonné le pays. En entendant parler des langues et des patois divers, en respirant l'odeur humide de ses forêts et de sa terre, il a paru au soldat qu'elle lui appartenait davantage. « Un échange s'établit entre l'homme et son sol, une harmonie meilleure, parce qu'elle a été plus profondément vécue. Je ne regarde plus ce coucher de soleil sur le lac en curieux, je le contemple comme un trésor qu'on aurait pu me ravir et que je protège ! » (D'un journal de bataillon, cap. de Traz.)

Les solitudes alpestres donnent une gravité spéciale à ce culte de la nature : « Pour nous, soldats de la montagne, il est là notre temple. C'est la nature. Tout y est grand, tout y est beau, tout y est pur et solennel. Une communion de tous les instants, une admiration sans bornes, un profond recueillement et un examen de conscience... » (La garde de l'Alpe L. Braschoss, cp. car. VI/2.) Dans tous les récits, dans tous les souvenirs, les carnets de route, les journaux d'unités, partout on retrouve, plus ou moins naïvement exprimée, cette révélation de la beauté, cet amour de la nature qui se confond avec l'amour du pays : « Les yeux suivent dans les vallées du Sud les lignes harmonieuses que les magnolias et les cyprès dessinent dans le ciel, et dans les montagnes, les oreilles s'accoutument au fracas des avalanches. Le soldat découvre lentement la majestueuse splendeur de la Patrie ». (Faesi. Le fusilier Wipf.) Le séjour prolongé de troupes de tous les cantons dans les mêmes contrées a fait disparaître bien des préjugés : « Nous avons vu nos milices à l'œuvre, et quel que fût leur langage et que leurs bataillons fussent de race latine ou germanique, la population du Jura tout entier a senti, du premier au dernier jour, qu'elle accueillait à son foyer des amis et des frères. Des liens très étroits se sont resserrés encore. Nous nous connaissons mieux et nous nous aimons mieux. » (Le Jura à l'armée suisse 1916.)

Le Jura, le Tessin, les Grisons, les villages fleuris, aux

grands toits, du plateau, les petites villes pittoresques du Rhin sont autant d'images amies. Les horizons immenses contemplés des hauts passages des Alpes, les vallées de la Suisse italienne qui descendent vers les lacs bleus enchâssés dans les collines rousses, les combes du Jura, d'où on entendait le bruit énorme de la bataille toute proche, tant de fortes impressions, de fatigues, de factions solitaires, de défilés au son des musiques, ne s'effaceront plus de la mémoire de ceux qui ont vécu à l'ombre du drapeau de 1914 à 1919.

* * *

L'histoire rendra justice non seulement au dévouement du soldat, mais aussi à l'esprit qui animait le corps d'officiers. On comprendra qu'une armée dont le « moral » s'est maintenu élevé, malgré les difficultés d'une tâche sans éclat et sans gloire, a dû trouver auprès de ses cadres l'exemple, le soutien et le réconfort dont aucune armée ne saurait se passer.

Elle a été le symbole de l'unité suisse : « Malgré quelques apparences contraires, l'unité morale de l'armée est un fait certain, a dit le colonel Audeoud. Il est hors de doute qu'elle ferait son devoir dans n'importe quelles circonstances. L'agresseur, quel qu'il soit, serait l'ennemi ; la question ne se pose même pas, ni pour un Suisse alémanique, ni pour un Romand, ni pour un Tessinois. Il en a toujours été ainsi dans le passé, la Suisse n'aurait plus de raison d'être s'il en était autrement dans l'avenir. »

Le temps s'en va. La guerre mondiale que nous avons vécue s'enfonce déjà dans la nuit des souvenirs. Les hommes passent, mais le drapeau reste. Il reste immaculé.

E. RÉGNIER.

